

## C'est comme si...

La mère d'Amandine demanda un jour à me rencontrer. On était en novembre. Je ne l'avais jamais vue, pas plus d'ailleurs que la plupart des parents d'élèves de ce village où je venais d'arriver. Naturellement, je m'interrogeais sur la raison de ce rendez-vous car la petite était mignonne, sans problème, intelligente, studieuse, enfin tout ce qu'on aime tranquillement à voir chez les élèves. Malgré un joli petit minois couvert de taches de rousseur et encadré de deux lourdes tresses blondes, elle affichait la dégaine de ces gamines encore asexuées, fine dans ses chemises à carreaux qu'elle portait sur des jeans retroussés, avec ce côté garçon manqué audacieux, à l'aise dans des baskets et que la quête de féminité ne taraude pas précocement.

Mais la mère venait simplement me voir par curiosité. Attentive sans excès au travail de sa fille, elle avait déjà pu remarquer dans cette classe quelque chose d'inhabituel pour elle à l'école, inhabituel au regard de sa propre expérience et de celle de ses enfants. J'expliquai en quoi consistait la méthode Freinet. Elle fut enthousiaste. Elle voulut en savoir davantage – elle-même était éducatrice, ce qui pouvait en partie expliquer le grand intérêt qu'elle prit à la chose. Nous convînmes qu'elle viendrait animer avec moi des séances de travaux manuels. J'eus beaucoup de plaisir à travailler avec elle car elle était habile de ses mains et se comportait avec les enfants d'une manière remarquablement professionnelle : jamais dans la démagogie ni dans la quête affective, toujours dans l'écoute et l'encouragement.

Nous sommes devenues amies. Elle se confia à moi. Je garde de son histoire l'impression d'un immense gâchis, d'un fourvoiement quasi irréversible. Mariée très jeune à un homme de plus de quarante ans son aîné, elle avait deux enfants, Richard et la petite Amandine. Je compris que, comme d'ailleurs la plupart des enfants de la classe – et sans que la gamine ait jamais eu le moindre mot de démenti, celui que je prenais pour le grand-père, celui qui venait la chercher à l'école tous les jours, était en réalité son père. Maintenant, Catherine (appelons-la comme ça) tentait de réorganiser sa vie autrement, sans cet homme qui était devenu un vieillard, mais ne parvenait pas à le faire sans souffrir à la perspective de l'abandonner à sa solitude.

Cependant un jour du mois de mai, Catherine m'annonça au cours d'un après-midi où elle était venue travailler en atelier à l'école, qu'elle avait pris sa décision : elle partait. Elle venait d'accepter un travail d'éducatrice, surveillante dans un institut qui fonctionnait en internat. Ainsi, elle pouvait quitter progressivement la maison, n'y dormant que le week-end. Elle et sa famille habitaient alors une très petite maison à la sortie du village, une maison à plusieurs étages flanquée entre deux autres aux murs mitoyens et donnant sur la rue.

Mais elle n'eut pas à aller plus loin dans sa résolution douloureuse car son mari mourut au début de l'été. Une semaine après, exactement, elle succomba aussi, foudroyée par une attaque cérébrale.

A la rentrée, je ne vis plus Amandine. Je supposais qu'on les avait confiés, elle et son frère à des proches.

Mais ce qui m'a le plus frappée, c'est que leur maison fut très vite rasée et remplacée par un petit parking.

Depuis, une voiture y stationne en permanence.

Je n'ai plus jamais eu de nouvelles d'Amandine. Il n'existe plus rien d'elle au village. Plus de famille, plus d'enfants, plus de maison.

Plus la moindre trace.

C'est comme si j'avais inventé toute cette histoire.